

18 JUIN 2014 A LA MAIRIE DE MON ARRONDISSEMENT

Le matin du 18 juin à 11h ayant reçu les jours précédents un carton d'invitation, je me suis rendu à la mairie de mon arrondissement, pour une commémorer l'appel du général de Gaulle, Cette cérémonie devait se tenir en présence du conseil municipal au grand complet, et diverses personnalités extérieures, sur l'esplanade devant la Mairie. Le soleil brillait et répandait une belle chaleur. Mon idée était de fêter ce jour glorieux à ma façon, sans prendre la Mairie d'assaut, mais de me faire remarquer au milieu des banalités habituelles, débitées par un officiel ou l'autre.. S'il fallait œuvrer pour le Général, c'était le 18 juin qu'il fallait le faire, ou ne rien faire. Ma mairie est de gauche et je voulais avec un peu d'originalité afficher un gaullisme non de façade, mais de conviction. J'avais pris mon bâton de pèlerin, en l'occurrence un drapeau français avec la croix de Lorraine, un casque de mineur aux couleurs bleu blanc rouge décoré aussi d'une croix de Lorraine sur le devant. Les seules croix de Lorraine que je verrai au cours de la cérémonie. J'avais, en artiste, fabriqué une affiche collée sur un grand carton, avec cette citation du général : « 30 siècles d'histoire sont là pour attester qu'on a toujours raison d'avoir foi en la France »! J'avais mis une tenue sportive qui me donnerait davantage de réactivité en cas de besoin.

Casqué, brandissant l'affiche dans une main, et le drapeau dans l'autre, je me suis dirigé tout de suite vers l'estrade des officiels. Il y avait du monde mais la cérémonie n'avait pas commencé. A peine avais-je senti monter une incrédulité dans les regards sur ma personne, que déjà deux gardes municipaux munis d'oreillette se précipitèrent sur moi en criant « que voulez-vous ? » « Bonjour, je voudrais voir le Maire, et me présenter » « Dans cette tenue vous n'y pensez pas ! Circulez ! » « Qu'est-ce qu'elle a ma tenue? » On me pria de déguerpir. « Non j'y suis j'y reste d'ailleurs pourquoi est-ce que je ne peux pas voir le Maire ? Je suis un invité comme les autres ! Quant à déguerpir, certainement pas. Je ne bougerai pas. Vous pouvez faire ce que vous voulez » « On va appeler la police » « Allez-y je ne fais rien, Que vous voulez qu'ils me fassent ? ». Ils se concertèrent un moment et l'un d'eux s'éloigna, tandis que le plus gros restait à me surveiller et me fit signe de ne pas avancer.

Sur les parvis municipaux en rectangle on avait disposé chaises estrades et barrières de telle façon que la cérémonie tienne dans un tiers de la surface totale de l'esplanade, de côté afin de ne pas gêner l'entrée principale, ce qui augurait d'une cérémonie, discrète, intime et locale. Pourtant, fanfare et drapeaux, spectateurs assis, public debout cela faisait du monde. L'estrade officielle surplombant le peuple se remplissait également peu à peu. Du beau linge arrivait, se serrait sur les gradins. Se rencontraient là conseillers de Paris, une dame conseillère également, ancienne ministre, militaires, une brochette de beaux costumes et de gens sapés comme pour un dimanche. Tout ce petit monde se tassait en rang d'oignons, les uns collés aux autres, entre soi sur l'estrade. Je revis mes protagonistes de l'épisode précédent (voir le récit de la journée de la laïcité à la Mairie). Musique, drapeaux, anciens combattants, debout d'un côté. En face le coin du public assis, où moi je me tenais debout. L'inévitable tapis rouge déroulé devant l'estrade en direction du micro des baratin officiels, et de l'autre côté leur faisant face le public des passants ainsi qu'une estrade plus petite dans un angle avec un autre micro. Beaucoup de barrières surtout et partout.

Au milieu d'un public respectueux et attentif, il est vrai que je détonais avec mon casque mon drapeau et mon affiche ; ça faisait désordre. Mais n'était-ce pas le but ? La cérémonie n'avait pas commencé, qu'on ne regardait que moi. Or il ne pouvait en être ainsi, le garde revint, accompagné d'un chef du protocole, petit monsieur, aux cheveux blancs bedonnant qui tremblait dans sa culotte, affolé et en sueur. Il me hurla aux oreilles : « il ne faut pas que vous restiez là ! Partez ! ». Il en fallait davantage pour me faire fuir. Je répondis « Non » sur la même octave. il ordonna aux gardes de me mettre dehors, je gênais. Mais j'y étais déjà ! Alors pressé il s'en alla non sans proférer quelque malédiction funeste à mon égard. La cérémonie commençait. Les gardes m'ordonnèrent de filer faute de quoi ça allait chauffer. « Ça alors, je voudrais bien voir ça ! » dis-je en rigolant fortement. « Vous voulez qu'on appelle la police ? » « Je ne demande que ça. On verra bien ce qui se passera ». Ils firent mine de marcher sur moi et me saisir. Je reculai d'un mètre. « Je ne fais rien de mal je suis gaulliste, pacifique et républicain, je rends hommage à la mémoire du général de Gaulle. Au nom de quoi faut-il que je parte ? En plus je suis invité, donc je reste ! » Je montrai mon invitation signée de l'ancien Maire. Cette fois ils hésitèrent, me regardèrent, se regardèrent et décidèrent après un échange selon leur propre code au moyen de leur micro et de leurs oreillettes, de reculer à leur tour, et de me laisser tranquille, mais de me « marquer définitivement à la culotte » et ne pas me laisser me déplacer. Ce que je vérifiais immédiatement. Chaque fois que j'essayais, l'un d'eux se mettait en travers et je ne pouvais plus bouger. Ils ne me quittèrent plus de toute la cérémonie, essayant de me cacher à la vue du public. Mais ce n'était pas de mon gout et donna vite naissance entre eux et moi à un petit ballet s'apparentant à un menuet ou parfois à une courante. Je me déplaçais à droite, à gauche, devant, derrière, je feintais en diagonale, je faisais un stop impeccable tandis qu'eux continuaient sur leur lancée. Je repartais. Tout ça grâce à mon passé de basketteur. Ils ne pouvaient quand

même pas m'empêcher de bouger. Du coup moi je voyais bien vers qui les regards se tournaient, tandis que les élites descendues de l'estrade débitaient à tour de rôle leurs platitudes. Alors moi, avec les degrés de liberté qu'on me laissait ou que j'arrachais, je bougeais levant haut les bras au ciel, muni de ma pancarte et de mon drapeau, mon casque bien fixé sur le crane, j'avançais d'un pas, je reculais de l'autre, j'allais à gauche à droite, pivotais sur moi-même, j'excellais à ces pas de danse. Ils se fatiguèrent, mais de temps en temps, faisaient en sorte de me cacher à la vue des spectateurs, ce qu'ils ne purent pas faire, car j'étais plus grand, je profitais d'un espace, m'arrêtais et repartais, quand je le voulais. Voyant que ma bougeotte les énervait, je compris qu'ils me prenaient pour un casseur, et qu'ils protégeaient une ligne jaune à ne pas franchir. On sentait que là était leur inquiétude. Les pauvres ! Le jour n'était pas plus pur que le fond de mes pensées, où il n'y avait aucune violence. Le chef du protocole passait et repassait en sueur, mouchoir à la main, jetait des regards furieux, et disparaissait. Le plus violent c'était lui. Avait-il reçu le signe que la situation était sous contrôle, ou reçu la consigne d'en haut de rester impassible en cas de manifestation hostile ?

Les trop longs discours exécutés, la cérémonie se poursuivait, moins j'avais de crampes dans les bras à tenir drapeau et affiche au-dessus de ma tête. La fanfare de la gendarmerie et les oriflammes des anciens combattants imposèrent le silence en musique, tandis que la Marseillaise immobilisa l'ensemble des participants, moins quelques récalcitrants. Personne ne chanta, mais on l'écouta en silence et avec respect. Je me mis au garde à vous brandissant le drapeau à l'unisson des anciens combattants. Regards inquiets de mes deux gardiens qui se retournèrent avec la crainte que je bouge. Mais non ! Puis encore un silence, où je crus entendre un soupir de mes gardes du corps. Les discours ennuyeux étaient terminés, une grande fatigue se lisait dans l'échine courbée des officiels et des auditeurs. On nous fit s'asseoir d'un geste ample du chef du protocole, chef d'orchestre désormais, mais était-il dans son rôle ? Je voulus dire un mot à mes sbires : « Je suis comme vous français, républicain et légaliste. » leur glissais-je. L'un de détendit l'autre se cabra comme si un chien l'avait mordu. A un moment je sentis un regard noir et furieux qui venait de l'estrade et me fusillait. Toujours mon chef du protocole, à qui j'avais gâché le gain de son travail et qui me désignant, s'adressait à quelqu'un du lot des officiels. C'était le chef de cabinet qui me connaissait bien depuis l'épisode de la laïcité, et qui parut étonné mais de quoi ? que je sois gaulliste ? Si j'avais été plus près, je crois je l'aurais entendu dire que j'étais d'extrême droite. C'était dingue. Le chef du protocole ne s'en remettra sans doute jamais. Peut-être le chef de cabinet ?

De mon côté je continuais imperturbable mes gestes bras levés, torse haut, pivotant à gauche, à droite, afin que tous me voient, mais en observant scrupuleusement le protocole de la cérémonie, suivant les mouvements des drapeaux, les effluves de la musique, et les militaires qui devaient en savoir plus long que moi. Quand les anciens combattants qui malgré le rhumatisme et les méfaits de l'âge se raidissaient droits et fiers, je faisais de même. Quand les drapeaux se mettaient en berne je baissais le mien, quand ils se relevaient, je relevais. Quand la musique entonnait avec lenteur gravité en sourdine le fameux « amis entends-tu ... ? » du chant des partisans, je tenais sans bouger haut et fier le mien. Puis dans le silence, la petite estrade fût bientôt gravie par deux enfants, qui venaient lire des extraits de l'Appel du Général. J'aurais plutôt choisi le témoignage d'un ancien d'un authentique résistant, d'un rare compagnon de la libération peut-être, mais on n'en avait pas trouvé dans l'arrondissement. Pourtant il doit y en avoir...La jeune fille était asiatique et le garçon avait la peau légèrement brune des hommes de couleur. Il aurait mieux fallu que ce fussent deux enfants d'Afrique noire, ce continent qui avait tant donné pour libérer la France. Mais sans doute la municipalité avait-elle opté pour la diversité. Ces enfants attentifs et graves lurent ce texte historique, sans émotion ni appréhension, d'une voix haute et claire. Pas mal quand même !

La cérémonie allait vers sa fin quand vint un long discours du Maire, sans hauteur et se termina par une vigoureuse Marseillaise, pendant laquelle je levai mon drapeau et mon affiche en faisant un grand V, celui de la Victoire, de la France mais la mienne aussi car j'avais résisté aux forces de mes opposants. Personne ne m'avait malmené malgré les menaces. La cérémonie prit fin avec l'annonce au micro d'un « pot de convivialité » au premier étage de la Mairie. Je me suis dit que vu les difficultés on ne serait pas très convivial avec moi. Tout s'était bien déroulé, je n'avais pas eu trop d'ennuis, je ne voulais pas aller en chercher.

Pourtant quand je voulus voir le Maire, comme au début, mes ennuis commencèrent. Les gardes du corps m'arrêtèrent net « ou allez-vous ? » « Je voudrais voir le Maire » « Interdit » ! « Au nom de quoi ? » « Nous avons des ordres ». Le chef du protocole revint. « Partez » « Comment dis-je la cérémonie est finie ! » « partez je vous dis » l'apoplexie le guettait dans sa colère contenue. « J'habite l'arrondissement, personne ne m'interdira de serrer la main du Maire, qui se trouve à vingt mètres et de remercier. Je n'ai pas l'intention de troubler l'ordre public » « c'est vous qui le dites » et il décampa, ma laissant avec mes sbires. Je leur dis que je n'étais pas un terroriste. Je voulus continuer ma progression. Les gardes m'arrêtèrent mais mollement. Alors je sentis que c'était le moment d'enfoncer l'ennemi par le centre, et je dis cette

phrase magique, « accompagnez-moi si vous avez peur ». Soulagés ils devinrent aimables, et acceptèrent d'avancer avec moi vers le 1^{er} magistrat de la commune. Le Maire me reçut aimablement avec un air contrarié mais aussi un sourire, très politique. « Je vous ai vu, pourquoi faites-vous ça ? » Je lui expliquai, mais on avait dû lui tenir des propos me concernant. « Nous sommes là pour la même cause, Monsieur, nous sommes tous gaullistes ». Entendu de la bouche d'un Maire socialiste cela me laissa pantois. Je n'étais pas de son avis, je ne répondis pas. Je n'étais pas là pour faire de la politique, mais je dis que français, fils d'immigrés, gaulliste, républicain et pacifique, j'avais seulement manifesté mes convictions. « Pourquoi aujourd'hui ? » Je ne pus m'empêcher de sourire « C'est le 18 juin ». le Maire me tendit la main et s'en alla. A mes gardes qui étaient juste derrière moi, prêts à intervenir, je dis l'air goguenard : « Vous avez vu que je n'étais pas dangereux ». Soulagés ils me saluèrent. Le plus âgé, le plus gros le fit en dernier, et me tendant la main m'attira en aparté pour dire à voix basse : « j'avais des ordres. Vous comprenez. On ne peut pas parler, ici on ne peut rien dire » l'air de s'excuser me faisant comprendre à demi-mot qu'il était d'accord avec moi et de mon côté. !. Cela me fit chaud au cœur J'avais un ami à la Mairie

Mais l'histoire n'est pas close. Comme je m'approchai d'un groupe qui souriait, un homme distingué, sapé dans un costume vert bronze, raide comme la justice, me barra le passage. Il ne souriait pas, et m'apostropha. « Vous faites honte aux gaullistes ». Il avait la légion d'honneur. Je vis aussi une petite croix de lorraine sur sa cravate bleue et rouge, sans doute un insigne d'ordre militaire. Ce fut la seule croix de lorraine avec les miennes que je vis ce jour-là. « Qui êtes-vous ? » « Je suis le colonel de réserve Yves Kelquechoz, vous défigurez le gaullisme ». « Et moi je gaulliste de conviction et commandant ». « Vous faites honte à l'armée » je piquai la mouche, élevai le ton, et clamai « Je ne vous permets pas. Moi fils d'immigré, je suis français né en France, plus français qu'un Français et gaulliste de naissance, chirurgien, etc.. » « Quand on entend la Marseillaise, on se met au garde à vous, et on salue. Vous ne saviez pas ? » dit-il, dans cet échange plutôt vif et « Vous faites honte à de Gaulle ! ». Je faillis lui répondre un mot historique mais je n'étais pas à Waterloo et n'en fis rien. Je ne fis que répondre. Je n'étais pas en uniforme, mais en civil comme lui, nullement tenu au salut militaire, et que je n'avais de leçons de gaullisme à recevoir de personne. Je lui tournais le dos, pour croiser un autre grognon issu des officiels qui me regardait l'air courroucé. Il marmonna quelque chose. Aucune importance. Quelques personnes en revanche vinrent me serrer la main d'autres m'adressèrent un sourire. Aucune manifestation d'hostilité bien au contraire.

Je ne suis pas allé siroter du venin, papoter sur des horreurs, au pot de convivialité, pensant que je ne serai certainement pas le bienvenu. En partant je croisai la conseillère ex-Ministre, une très jolie femme. « Vous n'êtes pas invitée ? » lui demandais-je. « Non, je suis pressée je vais au conseil de Paris ». Elle avait un large et merveilleux sourire. Nous échangeâmes quelques mots, pendant quelques pas sur l'avenue. Elle avait paru amusée par ma prestation, dont je ne lui parlai qu'à peine. En me serrant la main quand nos routes se séparèrent, elle laissa un instant furtif sa main dans la mienne avec empathie et me sourit. Venant d'un ancien ministre, ce simple geste de la main valait le poids de mille discours. Je partis sur mon petit nuage.

Jack Petroussenko 18/06/2014